

Ingrid Olsson

# Derrière La porte

Traduit du suédois par Anna Marek

LA JOIE DE LIRE  
ENCORAGE

Quand on meurt, tout s'illumine.  
J'ai lu ça quelque part.  
On se retrouve dans une sorte de tunnel, plein de lumière.  
Après, tout s'assombrit, je suppose. Pour toujours.  
Quand je suis rentré de l'école cet après-midi-là, la lumière  
était intense. Les semaines précédentes, il avait fait gris et  
pluvieux mais ce jour-là, le ciel était tout bleu. Le soleil  
tapait. Droit sur le sol de la cuisine où il était étendu.  
Comme s'il baignait dans une grande flaque de soleil. Qui  
s'étalait jusqu'à mes pieds.  
Une flaque chaude, probablement.  
Combien de temps suis-je resté là, je n'en sais rien ; combien  
de temps a passé avant que tout le monde arrive.  
Mais soudain, on a crié :  
– Karl ! Tu m'entends, Karl ?  
C'était ma mère.  
Puis quelqu'un a mis son bras autour de mes épaules.  
C'était mamie.  
Les ambulanciers l'ont soulevé, mis sur un brancard, avant  
de disparaître.  
Mais dans la grande flaque sur le sol, le soleil n'a pas  
bougé.

Sur le pont. Le téléphone sonne. Ma mère.

– Mamie a été hospitalisée, dit-elle.

Je m'arrête.

Autour de moi, tout continue à bouger.

Les bus, les cyclistes, les chiens, les voitures, les poussettes,  
les joggeurs, les mouettes, le vent.

Et les feuilles.

La voix de ma mère continue à résonner, elle aussi.

Longtemps après avoir raccroché.

– Tout va s'arranger, dit la voix. Je viens juste de lui rendre  
visite et elle a déjà l'air en bien meilleure forme.

Dans le bus. Le téléphone sonne de nouveau.

C'est ma mère.

Je laisse sonner jusqu'à ce que le répondeur s'enclenche.

A l'entrée de l'hôpital, une grande porte à tourniquet.  
Dans le hall, le long d'un mur, beaucoup de gens assis.  
L'un avec une jambe dans le plâtre. Un autre lisant un journal. Un autre encore tenant un grand bouquet de fleurs enveloppé dans du papier. Une personne très âgée. Une autre qui vient juste de naître. Quelqu'un parlant fort dans un portable.  
Un autre, parfaitement silencieux.  
Le long du mur opposé, une rangée de chaises roulantes noires.

Je m'assois près de la jambe plâtrée. J'écoute mon répondeur.  
Ma mère part chercher Johan. Puis elle va faire les courses, rentrer à la maison et préparer à manger.  
L'autoradio en fond sonore.  
– Appelle-moi quand tu pars, dit-elle pour terminer.  
Une dame habillée tout en blanc prend un fauteuil roulant et l'emmène. Ça fait un trou, dans la rangée noire.

A droite en entrant, un grand kiosque, comme une vraie boutique. Devant, le clown des glaces<sup>1</sup> qui sourit.  
Je pourrais acheter quelque chose pour mamie.  
Mais quoi ? Du café et des cigarettes ? C'est ce qu'elle préfère.

---

<sup>1</sup> Le « clown des glaces » est un panneau publicitaire pour une marque de glaces représentant un clown d'environ un mètre de hauteur, que l'on retrouve souvent en Suède devant les boutiques et les kiosques.

La dame de l'accueil porte des lunettes en forme de papillon.  
– Ascenseur D, dit-elle en indiquant du doigt la direction.  
Je marche encore et encore. Combien y a-t-il d'ascenseurs ?  
Et les couloirs, jusqu'où peuvent-ils aller ?  
Devant le service où se trouve mamie, un panneau avec un téléphone portable barré. J'éteins le mien avant d'entrer.  
Mais je n'ai pas le droit de pénétrer dans sa chambre. Les heures de visite sont terminées et elle doit prendre son dîner.  
L'infirmière dit que je peux revenir demain.  
Ça sent le lino.  
Et la cantine. Pommes de terre et sauce brune ?  
– Je suis désolée, dit l'infirmière qui, en effet, a l'air désolée.

Je me rassois dans le grand hall d'entrée.  
Je devrais rappeler ma mère. Au lieu de ça, je sors mon appareil et passe en revue les photos de l'anniversaire de Johan.  
Johan ; Johan ; Johan ; Johan et Sven ; encore Johan ; Sven et ma mère. Une photo de moi. Ma mère avait dû prendre l'appareil en cachette. Je l'efface direct.  
Le gâteau ; Johan ; le gâteau et mamie ; Johan avec plein de crème chantilly autour de la bouche ; ma mère et Johan.  
Et la voilà. La photo de mamie sur son balcon. Elle non plus, elle n'aime pas être photographiée. Mais cette fois-ci, on la voit rire. Pourquoi riait-elle, déjà ? Sûrement à cause de Johan.  
C'était samedi dernier. Il y a deux jours.

Dans le bus, une seule place libre.  
L'une de celles qui sont dans le mauvais sens.  
Face aux regards de tous.  
Je me mets au milieu, dans l'accordéon. Je fixe le sol circulaire et mobile. Tous les pieds qui accompagnent les virages du bus.  
Je vois aussi plein de graviers. Un petit tas de graviers, qui fait comme une petite montagne. J'ai envie de le photographier.  
A cet instant, le bus freine. Très fort. Je chancelle et en levant les yeux, je vois une fille, assise à l'arrière.  
C'est elle.  
Celle qui vient d'emménager juste en face de chez nous, avec sa famille et ses guitares.  
Elle est assise, penchée sur le côté, et regarde par la fenêtre.  
Le bus repart, elle se tourne un peu. Et là, je m'aperçois que ce n'est pas du tout elle.  
A l'arrêt suivant, je descends et j'attends le bus d'après.  
Mais elle n'y est pas non plus.

Au moment de passer la porte d'entrée, je l'aperçois. Elle attend l'ascenseur.

Veste en cuir noir et grande écharpe rouge. Sur son dos, l'une de ses guitares, qu'elle porte dans un étui souple.

Elle ne m'entend pas arriver. Deux fils blancs sortent de ses oreilles. La musique est si forte qu'on entend cogner la batterie dans tout le hall.

Je ressors. Je reviendrai quand elle sera montée. Quand elle sera rentrée chez elle, à l'intérieur.

J'attends juste devant l'immeuble, adossé au mur.

La grosse dame et son chien filiforme arrivent. L'animal remue la queue. La dame fait le code. On entend un déclic.

Elle me lance un regard avant de disparaître.

J'allume mon portable. Il bipe trois fois.

Deux messages et un sms. Tous de ma mère.

*Où es-tu ? Appelle s'il te plaît !*

Je les efface direct.

Johan court vers moi. J'ai à peine le temps de passer la porte.

Il a mis son jogging rose. Celui qu'il a reçu l'année dernière et qui est trop petit pour lui.

– Tu savais qu'un cochon d'Inde pesait en moyenne un kilo ? crie-t-il en se jetant à mon cou.

Ça fait presque mal.

– Tu savais qu'un cochon d'Inde pouvait vivre jusqu'à sept ans ?

– Non, mais je sais qu'un cafard peut vivre neuf jours sans tête avant de mourir.

– Mais je m'en fiche, moi, des cafards ! hurle-t-il avant de me lâcher.

Il court dans sa chambre et en ressort avec Sven. Ma mère se précipite.

– Fais attention, dit-elle.

Elle s'assoit près de lui.

– Tu te rappelles, tu sais comment on doit le tenir ?

Elle lui montre, et Johan prend délicatement Sven entre ses mains.

Ils restent comme ça, serrés l'un contre l'autre, Johan caressant son épaisse fourrure blanche et brune.

Je sors mon appareil et prends quelques photos.

– Où étais-tu ? demande ma mère.  
Je dirige l'appareil vers elle, mais sans prendre de photo.  
– A l'hôpital, dis-je en retirant mes boots d'un coup de pied.  
La première tombe à l'endroit. La seconde, sur le côté.  
– Tout ce temps-là ? On a déjà mangé. Tu n'as plus qu'à réchauffer ton dîner au micro-ondes.  
Je vais dans la cuisine.  
Elle me suit.  
– J'ai essayé d'appeler, dit-elle. Plusieurs fois.  
– Le portable est interdit là-bas, dis-je en sortant l'assiette du réfrigérateur.  
Saucisses et pâtes. Les pâtes forment un bloc compact. Je retire le plastique et pose l'assiette dans le four.  
– Mais tu aurais pu appeler sur le chemin du retour. Tu n'as pas eu mes messages ?  
Le micro-ondes bourdonne. Le bloc tourne à l'intérieur.  
Ma mère me tend un bol de salade qu'elle vient de sortir du réfrigérateur.  
Je secoue la tête et prends le ketchup à la place.  
Sonnerie du micro-ondes. Je disparais dans ma chambre avec l'assiette.  
– Tu pourrais prendre un peu de salade aussi !  
Sa voix résonne jusqu'à la porte.

Nous sommes assis sur les canapés. Ma mère, Johan et Sven sur le plus grand. Moi sur le plus petit.  
Ma mère verse du thé dans les grands mugs de Gotland<sup>2</sup>. Sur chaque mug, il y a un petit mouton noir.  
– Son état était vraiment préoccupant quand elle est arrivée à l'hôpital. Ils ont trouvé plusieurs caillots dans la jambe. Mais maintenant, ça a l'air de s'être stabilisé.  
Elle tourne sa cuillère dans la tasse.  
– Par prudence, ils vont quand même la garder encore quelques jours. Lui faire quelques examens, *et cætera*.  
– Quel genre d'examens ?  
Je prends la tasse dans mes deux mains.  
– Tu sais, elle a toujours cette toux persistante.  
Ma mère boit une gorgée. Johan s'appuie un peu plus contre elle. Sven se blottit un peu plus contre Johan. Il se presse au creux de son bras en couinant un peu.  
– Mais ils disent que son cœur est solide. Ils disent qu'elle a un vrai cœur d'acier.

---

<sup>2</sup> L'île de Gotland, en mer Baltique, est la plus grande île de la Suède, située à 90 kilomètres à l'est du pays.



Je clique sur la photographie de mamie.

Une des ses poses typiques. Une cigarette à la main.

Mais ses cheveux ne sont pas comme d'habitude. Ce jour-là, le vent, qui soufflait fort sur le balcon, lui avait fait une coiffure de punk.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Johan entre, tenant Sven dans ses bras.

– Je regarde des photos.

Johan s'approche de l'écran. Il reste là un moment à contempler.

– Tiens, dit-il en me passant Sven.

Le petit corps brun-blanc se recroqueville contre ma poitrine. Le petit cœur fait tic-tac.

Le matin, ma mère appelle l'hôpital.

– Je voudrais prendre des nouvelles de ma belle-mère, Madame... Oui, mmh, oui... bien sûr, dit-elle.

Puis elle reste silencieuse un moment ; elle écoute la voix dans le combiné.

– Oui... si... ah, c'est bien, poursuit-elle. Oui, ça me semble bien. Je passerai sûrement en tout début d'après-midi.

Elle est debout, près de la fenêtre de la cuisine, dans son peignoir gris foncé. Le soleil se lève. L'arbre dans le jardin est tout jaune.

Si jaune que ça pique presque les yeux.

Ils mettent du temps à partir.  
Johan ne cesse de répéter qu'il veut emmener Sven à l'école.  
Ma mère me crie de me dépêcher.  
Je ne réponds pas. Je reste assis sur mon lit, j'attends.  
Quand le bruit et les voix s'arrêtent enfin, je sors de ma chambre.  
Et colle l'oreille contre la porte d'entrée.  
D'abord, juste le murmure de la porte qui grince.  
Mais soudain, un bruit de porte qui claque. Quelques pas, puis le silence. Devant l'ascenseur ?  
Apparemment, ce n'est pas la grosse dame et son chien filiforme.  
Les pas, là-dehors, sont solitaires et légers.  
Je jette un coup d'œil dans le judas.  
Elle est là. Tenant d'une main un étui rigide de guitare et appuyant, de l'autre, sur le bouton de l'ascenseur.  
La veste en cuir noir et l'écharpe rouge.  
J'entends ma respiration contre la porte. Son va-et-vient.  
Un peu comme si je manquais d'air.

Tout est silencieux à l'extérieur, je peux enfiler mes boots et ma veste noire.  
Je ferme ma veste, mais je ne lace pas mes chaussures. Je vérifie que l'appareil photo est bien dans mon sac.  
Je claque la porte et descends les escaliers.  
Mes pas résonnent dans le hall.  
Je fais le dernier bout de chemin en courant.

La porte est ouverte.  
Un alignement de dos. Ils travaillent tous devant les ordinateurs.  
– Je me tire, je vais prendre des photos, dis-je.  
L'un des dos se retourne.  
– Bien sûr, dit Martin.  
Cliquetis du grand trousseau de clés autour de son cou.  
– Vérifie juste sur ton mail ce que tu as à faire.  
Il se retourne vers l'ordinateur.

Un panneau sur la porte : *Interdit de sortir sur le toit*. Le gardien a fermé avec deux cadenas.  
Mais il existe un autre accès. Je me penche vers la petite ouverture dans le mur.  
Le vent siffle dehors et on entend des battements d'ailes.  
Je respire un bon coup et commence à me glisser dans le passage. A chaque fois, j'ai peur de rester coincé. Mais je m'agrippe aux extrémités et parviens à m'extirper.  
Je sors sur le béton ; des plumes grises volent.  
Le vent souffle, c'est pire que sur le balcon de mamie. Je mets ma capuche et m'assois, adossé au mur de béton. Je sors l'appareil et j'attends. Soudain, je le vois arriver.  
Le pigeon à qui il manque une patte. Il a un petit moignon à la place des doigts.

Aujourd'hui, c'est gratin de pâtes.  
Mais ça sent la sauce brune et les pommes de terre. Toujours  
la même odeur dans cette cantine.  
J'étale une grosse couche de ketchup sur ma portion.  
Je l'aperçois à l'autre bout de la salle. Elle parle avec  
quelqu'un en riant. Ils viennent par ici.  
Pas de guitare et pas d'écharpe rouge. Mais c'est elle.  
La nouvelle, celle qui chante dans un groupe de rock.  
Personne ne les a entendus mais tout le monde dit qu'ils  
sont mortels.  
Elle est tout près de moi.  
Une voix dans ma tête : *Salut, on est voisins ! Mais on ne s'est pas  
encore présentés.*  
Je sens un souffle d'air quand elle passe.

A l'arrêt, je guette le bus. Des copains de ma classe  
s'approchent. Ils vont prendre un pot un peu plus loin dans  
la même rue.  
Je pourrais les suivre. Leur dire, pour une fois, que je veux  
bien les accompagner.  
Mais finalement, je sors mon appareil.  
Le groupe passe. Je les photographie de dos.

Rendez-vous avec ma mère dans le grand hall d'entrée. Nous traversons le long couloir qui mène à l'ascenseur de mamie.

Deux personnes, tout en blanc, passent devant nous à toute vitesse avec un lit roulant.

Il est vide.

– Ils s'occupent bien d'elle ici, dit ma mère dans l'ascenseur.

Elle va guérir.

Nous éteignons les portables avant d'entrer dans le service.

Ça sent la blessure. Ou ce genre d'alcool avec lequel on nettoie les plaies.

Et tout à coup, un gazouillement. Un gazouillement d'oiseau métallique.

– C'est un signal d'alarme, nous explique une infirmière.

Chaque patient a un bouton près de son lit.

Nous entrons dans la chambre de mamie. Mais elle n'est pas là.

Dans son lit, une dame qui a l'air d'avoir cent ans.

– Je suis horrible, dit la dame en passant la main dans ses cheveux.

– Tu es très bien, dit ma mère en s'approchant d'elle.

Elle l'embrasse.

– Beaucoup mieux qu'hier.

Ma mère sourit.

– Johan te passe le bonjour, dit-elle.

– Et Sven ? demande la dame en riant.

Elle rit tellement qu'elle se met à tousser.

– Oui, Sven aussi, bien sûr, dit ma mère en souriant de nouveau.

Sur les jambes de mamie, une couverture jaune.

Sinon, tout le reste est blanc. Les draps, la chemise de nuit, son visage.

J'aimerais aussi l'embrasser. Très fort.

Mais je n'ose même pas lui toucher la main. Une aiguille est scotchée dessus, avec un long tuyau qui conduit à une bouteille. Et sur le bout du doigt, une petite pince reliée à un tuyau encore plus long. Derrière son lit, tout un tas d'appareils. Certains sont éteints, d'autres pleins de chiffres lumineux.

Je m'avance vers elle et pose ma main près de la sienne, sur la couverture jaune.

Elle est rêche.

– Cette machine-là mesure les battements de mon cœur, dit-elle en montrant de la tête un écran.

Sur l'écran sombre, une ligne rouge avance en dents de scie, à un rythme régulier.

– La cafetière !

Mamie regarde droit dans le vide.

– Et le petit-déjeuner qui n'a pas été débarrassé... tout est allé si vite...

– Ne t'inquiète pas.

Ma mère pose la main sur son épaule.

– Je suis passée chez toi hier.

– Et ma soirée poker ? Tout le monde doit se demander où je suis passée.

– Je peux leur téléphoner.

Ma mère caresse le bras de mamie.

– Oui, mais pas de visite. Je n'ai pas la force de voir débarquer ici tout un tas de bonnes femmes. Dis-leur que je leur ferai signe quand je me sentirai mieux. Et pas de fleurs surtout. Ici, elles ne feront que dépérir.

– C'est promis, dit ma mère en hochant la tête.

Mamie ferme les yeux.

– Quelle belle vue.  
Ma mère s’approche de la fenêtre.  
Elle remonte les persiennes et enroule les cordons autour  
des petits crochets.  
– Oui, répond mamie sans même regarder.  
C’est comme si la vue était coupée en deux.  
La première moitié, c’est le ciel. La seconde, un mur de  
béton.

Avant de rentrer à la maison, nous devons parler à un  
médecin.  
Nous allons dans une pièce à l’écart.  
Une petite pièce sans fenêtre.  
Qui ne sent rien. Ou un peu la poussière, peut-être. Quelques  
fauteuils le long des murs jaunes.  
– Je préfère attendre dehors, dis-je.  
– On a une petite salle d’attente pas loin, dit une infirmière  
en me montrant la direction.  
J’y vais. Il y a un distributeur de boissons. Qui fait du café  
avec ou sans lait, du cappuccino avec ou sans sucre, du  
chocolat chaud et du thé.  
J’appuie sur le bouton du chocolat chaud. La machine se  
met à bourdonner.  
Sur un fauteuil, une femme assise.  
– Bonjour, dit-elle en levant les yeux de son journal.  
Je la salue. Mais j’ose à peine la regarder.  
On voit qu’elle a pleuré.